

PHILIPPE DE VIGNEULLES

# MÉMOIRES

Traduction en français moderne, introduction  
et notes par Alain CULLIÈRE



PARIS  
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR  
2023

[www.honorechampion.com](http://www.honorechampion.com)

## INTRODUCTION

Philippe de Vigneulles, citoyen messin et drapier de son état, a laissé notamment trois œuvres manuscrites, composées dans le goût du temps. La première, qui est la plus connue et la plus aboutie, désignée comme *Chronique*, est une histoire universelle en cinq parties, qui prend la ville de Metz pour repère et qui s'inscrit dans une riche tradition d'historiographie locale. La deuxième est une mise en prose de la *Geste des Lorrains*, plus complète que celles qui avaient été jusque-là entreprises. Ce travail de dérimage, qui permettait de moderniser une langue devenue incompréhensible, était complémentaire de celui du chroniqueur, car la matière des épopées et légendes s'intégrait parfaitement à la perception du passé. La troisième œuvre est un recueil de «cent nouvelles nouvelles», conforme aux modèles italien et bourguignon, mais dans un esprit plus familier et plus authentique dans la mesure où le conteur y a souvent mis en scène ses concitoyens et parfois même ses voisins. Par ces écrits, à présent bien connus, Vigneulles a voulu faire honneur à sa «noble cité»<sup>1</sup>.

On connaît de lui une quatrième œuvre, attestée par un unique manuscrit autographe, dont le contenu correspond à peu près aux deux derniers livres de la *Chronique*, c'est-à-dire aux années 1470-1520. Ce qui relève des guerres et de la vie urbaine pour cette période s'y retrouve, mais de façon plus

---

<sup>1</sup> Pour un aperçu bibliographique d'ensemble, textes et littérature secondaire, on se reportera au site des Archives de littérature du Moyen Âge (Arlima.net). Philippe de Vigneulles (1471-1527) y est rangé à la lettre P.

succincte et en termes souvent moins précis. En revanche, l'auteur y parle davantage de lui-même, en commençant par les circonstances de sa naissance. Il y multiplie les détails du quotidien, signale les fantaisies du climat et la cherté de la vie. Après un examen rapide, on se persuade faussement que ce n'est qu'une ébauche ou un pan de la *Chronique* et que, mis à part l'aspect autobiographique, il n'est guère utile de s'y arrêter. Toutefois, comme ce texte a été publié au XIX<sup>e</sup> siècle et que l'édition est très accessible, on y puise volontiers, tout autant que dans la *Chronique*, des détails curieux qui permettent d'illustrer tel ou tel point d'anthropologie ou de sociologie médiévale. Vigneulles est un auteur qu'on cite énormément, qu'on paraphrase souvent, mais qu'on étudie peu.

Le manuscrit en question n'a pas de titre. Pour le distinguer de la *Chronique*, on l'a parfois considéré comme un journal, alors qu'il n'en a pas les caractéristiques. Il est entièrement écrit au passé ; on y chemine sagement d'année en année, mais les repères temporels n'y ont qu'une valeur indicative et personnelle ; son style n'a pas la concision méthodique qui conviendrait à un simple enregistrement de faits. C'est un écrit en liberté. L'éditeur allemand du XIX<sup>e</sup> siècle l'a appelé *Gedenkbuch*, mot difficilement traduisible qui le met à mi-chemin entre l'agenda et le livre de souvenirs. On a aussi parlé à son propos de « pré-mémoires », pour caractériser une tendance assumée d'introduire le privé dans l'histoire<sup>2</sup>. Même si Vigneulles ramène plus ou moins sa ville et le monde à son cadre personnel, on ne conservera pas ici cette dénomination qui suppose une sorte d'imperfection, en référence à un genre en devenir.

Pendant une trentaine d'années, l'œuvre de Commines a été publiée comme *Chronique et histoire*. En en proposant une édition révisée en 1552, Denis Sauvage en a changé le titre, parlant cette fois de « Mémoires ». Il se justifie en rappelant que Commines a lui-même employé à plusieurs

---

<sup>2</sup> Blanchard, p. 348-353.

reprises ce terme pour désigner ses écrits, mais il a surtout bien senti qu'il avait affaire à une forme d'écriture renouvelée, plaçant les faits dans la perspective de celui qui les rapporte. Il y a toujours eu une visée dans l'écriture de l'histoire. Soucieux de glorifier un prince, un règne ou un siècle, les anciens chroniqueurs disposaient déjà des outils rhétoriques, sachant spontanément ce qu'il convenait de taire ou d'amplifier. Avec une intention plus marquée, l'auteur de *Mémoires* impose sa personnalité et son jugement. Il s'immisce dans les faits et leur donne pour le moins du crédit en se posant, visiblement, comme témoin privilégié. On sait qu'avec le temps il sera même enclin, de témoin devenu acteur, à les réécrire à son avantage. On désignera donc le *Gedenkbuch* de Vigneulles, qui révèle une présence et un projet, sous le titre de *Mémoires*.

### LE PROJET

Par sa *Chronique*, Vigneulles ne cherche qu'à rendre hommage à sa ville, comme d'autres Messins l'ont fait depuis deux siècles<sup>3</sup>. Son intention est sans cesse répétée. C'est un devoir patriotique quand on a, comme lui, appris à écrire et à connaître les antiquités. En ce sens, plus la *Chronique* sera nourrie, plus elle accumulera de faits « dignes de mémoire », plus l'éloge sera réussi<sup>4</sup>. Son histoire de Metz se confond avec celles des empereurs, des papes et des rois, jusqu'au moment où, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, la cité se dote d'institutions qui lui permettent d'affirmer son autonomie. Dès lors, c'est la succession des maîtres échevins, renouvelés annuellement, qui fait repère. Quand l'auteur y mêle des événements personnels, c'est parce qu'ils sont exemplaires de l'évolution des temps et des mœurs. S'il y rapporte en détail ses quatorze mois de captivité à Chauvency en 1490-1491, c'est d'une part

<sup>3</sup> Sur la riche historiographie messine, voir Chazan/Nauroy.

<sup>4</sup> Dans la *Chronique*, l'expression « digne de mémoire » pour qualifier tel ou tel fait revient 78 fois.

parce que cette épreuve a eu des répercussions politiques et d'autre part parce qu'elle est révélatrice de certaines pratiques qui ont dénaturé les règles de la guerre, comme la prise d'otages, la mise à rançon, les défis lancés sans discernement, motivés par l'avarice et la duplicité, et autres brigandages. Il évoque aussi au passage d'autres Messins, marchands inconséquents ou jeunes gens imprudents, qui ont connu le même sort que lui. Son cas est donc révélateur d'une époque. Il ne prétend jamais que sa vie soit singulière.

Les *Mémoires* portent un autre projet, qui est solennellement formulé dès les premières lignes. Vigneulles entend s'adresser cette fois non pas à ses contemporains mais à ceux qui viendront après lui, à sa lignée en quelque sorte, pour les inciter à ne pas «vouloir prendre un état supérieur à celui que requiert leur charge ou leur métier». C'est moins une leçon de modestie qu'une mise en garde contre la démesure et la perte d'identité. Le mieux est de s'affirmer et de s'épanouir dans le cadre qui nous légitime. En un siècle où la réussite se mesurera à la capacité de s'arracher à son milieu et à sa classe sociale, de se «seigneuriser» en portant le nom de terres acquises, il est bon de rappeler que l'orgueil est la faute suprême. Rester fidèle à ses aïeux, c'est aussi se souvenir, dans une perspective judéo-chrétienne, de nos premiers parents qui ont été tentés par la transgression et finalement déçus. Mais la vertu d'humilité n'est pas incompatible avec la richesse. Dans ses *Mémoires*, Vigneulles montre que l'existence se construit selon un idéal de fécondité et de prospérité.

Si l'éloge d'une cité peut se mouler dans un discours sans fin, en revanche il n'est pas nécessaire de parler longuement de soi, surtout si l'on reste attaché à ses convictions. Vigneulles emploie parfois encore le terme de «chronique» pour ses *Mémoires*, parce qu'il y déroule le fil de sa vie, mais au début, dans les pages où il expose son projet, il parle à deux reprises et de façon plus appropriée de «petit traité». Le mot «traité» désigne, tout comme aujourd'hui, un sujet spécifique, exposé à des fins démonstratives. L'adjectif «petit» suggère un format qui sera plus ou moins respecté, différent en tout cas

de celui d'une chronique. En réalité, les *Mémoires*, à partir du seul témoin dont on dispose, comportent quand même plus de cinq cents pages, même si l'auteur y manifeste constamment un souci de concision. Il lui arrive ainsi d'aborder un point sans s'attarder, renvoyant le lecteur à un « autre livre », c'est-à-dire à sa *Chronique*, pour toutes les « aventures » survenues à Metz et au-delà, y compris en son temps. Mais on sait bien que faire court ou prétendre s'en préoccuper est aussi une convention littéraire, car l'écrivain est par nature intrusif. Ménager le lecteur est une marque de courtoisie. En tout cas, l'art de la brièveté sert ici la démarche didactique.

Les chefs de famille tenaient jadis un livre de raison, sorte de registre comptable où ils mentionnaient année après année l'état de leur patrimoine, les biens acquis, leurs revenus, ainsi que la naissance et le décès de leurs enfants. Que le cercle s'agrandisse ou s'enrichisse était pareillement signe de bonne fortune. Tout en facilitant les bilans et procédures de succession, un tel registre permettait aussi à son rédacteur de gérer sa vie et en fait de lui donner du sens. Même s'ils n'ont pas été rédigés dans la durée, les *Mémoires* de Vigneulles s'apparentent à ce type d'écrit. Les informations familiales qu'ils contiennent, probablement notées au jour le jour quelque part, y sont reportées chronologiquement avec précision. L'auteur signale toutes les grossesses de son épouse sur une vingtaine d'années, y compris celles qui ne sont pas allées à leur terme. Pour chaque enfant sont indiqués, toujours de la même façon, le jour et l'heure de la naissance, le prénom, l'identité des parrains et marraines, éventuellement la date du décès, survenu au bout de quelques jours ou de quelques mois. La joie de la naissance est dite en peu de mots, tout comme l'affliction que provoque une rapide disparition. Un fils perdu, pour peu qu'il ait été baptisé, aura eu malgré tout une destinée. Le cycle de la vie et de la mort est dans les desseins de Dieu. Vigneulles a vu mourir de la peste deux de ses enfants en 1507, âgés d'une dizaine d'années et déjà pleins de promesses. Les ravages de l'épidémie, tout comme ceux de la guerre, le désolent mais ne provoquent pas

en lui de révolte. Sa pitié se porte plus volontiers sur les «pauvres gens», qui sont tributaires du présent. Il sait que sa relative aisance le met à l'abri de bien des vicissitudes. En définitive, il ne lui restera qu'un garçon et une fille, André et Maguin, dont il parle peu. A un moment seulement il se plaît à les montrer en train de participer à un amusant spectacle de rue, où ils évoluent avec grâce, tout comme lui-même se mêlait dans sa jeunesse à des représentations théâtrales. Le jeu en public leur ouvre le monde.

Les biens matériels sont, tout comme les enfants, des preuves de bénédiction. L'argent, qui n'est condamnable que s'il est mal employé, doit fructifier. La parabole du mauvais serviteur qui enterre le talent que son maître lui a confié peut avoir une signification spirituelle, mais pour qu'elle soit perçue encore faut-il que le sens premier de l'histoire soit bien admis : celui qui ne fait pas prospérer son avoir est un paresseux<sup>5</sup>. Comme il convient pour un livre de raison, Vigneulles consigne dans ses *Mémoires* non pas tous les revenus de son métier de marchand mais les dépenses qui lui sont permises et qui viennent grossir son patrimoine. Ce sont de sages investissements immobiliers réunis dans une perspective de transmission. Il dispose d'une part d'héritage aux villages de Lessy et Vigneulles, achète pour lui-même une maison au cœur de la ville, acquiert ensuite la maison voisine, qui lui permet de s'agrandir ; il reçoit plus tard la demeure de son père derrière Saint-Marcel ; il possède également des locaux dans les jardins situés à la porte des Allemands ; on apprend à la fin des *Mémoires* qu'il a acquis aussi des immeubles à Raucourt et Saint-Jure, deux villages à quelques kilomètres au sud de Metz, sur la route de Nomeny. Comme il note avec plaisir la quantité de vin que rapportent les belles vendanges et le tort qu'occasionnent les gelées tardives ou les étés humides, on comprend qu'il cultive également de nombreux arpents de vigne aux alentours. On peut s'agacer de le voir faire les comptes, au denier près, de

---

<sup>5</sup> Matthieu, 25, 14-30.

tous les travaux d'entretien de ses biens, de la réfection d'une chambre, de la rénovation d'un portail, du louage d'artisans sur plusieurs mois. Va-t-on le plaindre qu'il n'ait pu recouvrer une créance, qu'un de ses chevaux périsse alors qu'il vient d'être acheté ou encore qu'on lui ait dérobé une pièce de drap ? Il est vrai que son propos ne s'adresse pas à un lecteur oisif. Il n'écrit pas pour distraire un public, mais il résume au mieux son activité mercantile pour ses proches. Le bourgeois qu'il est s'enrichit par le travail, progressivement. On peut aussi évaluer son degré de fortune par le montant des contributions qu'il paie à la cité ou par les fêtes qu'il organise et finance dans sa paroisse. À aucun moment l'argent n'est gaspillé. Il ne se loue jamais de ce qu'il gagne. Il lui suffit d'en parler avec sérieux. Toute cette matière, où il se fait comptable de sa vie, est bien plus réduite dans la *Chronique*.

Mais les *Mémoires* nous montrent aussi un homme en action, autant qu'on puisse l'être quand on ne porte pas les armes et qu'on ne côtoie pas les puissants. Vigneulles évolue dans un univers restreint, formé de deux cercles concentriques, la ville d'abord et le monde ensuite, dont l'enceinte urbaine marque la frontière. Les murailles, dont chaque bourgeois assure la garde à tour de rôle et du haut desquelles on scrute tout mouvement sur plusieurs lieues à la ronde, confèrent une protection et une identité. Les portes s'ouvrent en cas de guerre pour offrir un refuge aux gens du pays, qui apportent avec eux leurs quelques biens. À peine se sont-ils engouffrés qu'elles se referment. Les herses tombent aussitôt et les bombardes pointent leurs gueules. À l'inverse, dès que le risque s'écarte, les mêmes paysans n'ont de cesse de repartir, de retrouver les cassines et les champs, de renaître en somme. La ville est protectrice, un peu régressive aussi, car la vie se déploie surtout au-dehors. Quand l'ennemi est en vue, les jeunes gens intrépides veulent parfois aller le provoquer, tout en espérant pouvoir faire demi-tour si nécessaire et revenir en hâte pour se remettre à l'abri. Franchir la limite urbaine, dans un sens comme dans l'autre, c'est une façon de s'éprouver, de jouer aussi, en sachant que le lien est maintenu.

Mais le lien se rompt parfois, lorsque le ville prononce un bannissement. La sanction, temporaire ou définitive, frappe surtout les traîtres et comploteurs, qui ont manifestement brisé le rapport de confiance. Certains bannis entretiennent ensuite une haine sombre contre la patrie perdue et ne cherchent plus qu'à lui nuire, ce qui est une autre forme d'attachement. C'est la raison pour laquelle Vigneulles considère qu'il vaudrait mieux que la justice punisse les coupables par la potence plutôt que de s'exposer ainsi à leur rancune. Au contraire, d'autres bannis travaillent à leur réhabilitation en offrant leurs services ou en accomplissant des prouesses. Il arrive aussi que certains reviennent dans les pas d'un prince étranger en visite et obtiennent leur grâce. La cité, qui protège, châtie et pardonne, est par nature paternelle.

Les jardins et vergers qui l'entourent, les bétails à proximité, les îles herbues et plus loin les coteaux de vigne sont autant de dépendances, mais c'est une richesse précaire. Le monde extérieur, plutôt hostile, commence au-delà des fossés. Si du haut de la grande église il est possible de surveiller l'horizon, on n'en est pas pour autant préservé du danger, qui peut surgir aux portes sans prévenir. L'assaut des Lorrains en avril 1473 a montré qu'il faut autant redouter la ruse que la force. Au temps de Vigneulles, la cité de Metz a surtout vécu sur la défensive, harcelée par le voisinage. Ses conflits avec le duc de Lorraine ont débouché sur des trêves fragiles. Les capitaines pensionnés se sont parfois retournés contre elle. Certaines querelles intestines ont dégénéré en conflits permanents. De la moindre affaire de fouaces pouvaient surgir de grosses guerres. Indépendamment de ces affrontements de proximité, la ville n'a pas vraiment participé aux grands enjeux du siècle. Le bruit incessant des troupes de passage, malades et faméliques, gagnant la Bourgogne ou remontant d'Italie, a été le seul écho qui lui soit parvenu des troubles européens. Encore n'était-ce pas une facile entreprise que de composer avec elles. Entre la France et l'Empire, la cité messine a tenu habilement son rang. Tout en se reconnaissant ville franche impériale, elle a toujours ménagé les

rois et leurs dévots. Solidement ancrés dans les réalités locales, conscients de leurs atouts comme de leurs faiblesses, ses seigneurs ont été plus diplomates que combattants.

Dans sa *Chronique*, Vigneulles se fait témoin d'un monde qui le dépasse, aussi bien spatialement que temporellement. Ce qu'il ne sait pas, il va le chercher auprès des indiciaires et annalistes. Au contraire, dans ses *Mémoires* il se présente comme acteur d'un monde réduit à sa mesure. Le temps est celui de sa vie et l'espace celui où il évolue. Les biens qu'il accumule et quantifie sont comme le reflet, et même le résultat, d'une conscience industrielle et casanière. Si l'ailleurs a l'attrait de l'universel et de la différence, il n'en demeure pas moins que les paysages, au-delà des remparts, demeurent uniformément inquiétants. Vigneulles n'a guère voyagé au long de sa carrière. Il fréquente annuellement la foire du Lendit en homme de métier et visite quelques lieux de pèlerinage au temps des jubilés. Pour ces déplacements programmés, il est toujours en compagnie de marchands ou de proches. L'aventure pourrait commencer au moment où, par crainte des bandits de grand chemin, il lui faut s'écarter des itinéraires tracés, mais le plus souvent il remercie Dieu que tout se déroule sans surprise. À Paris, il apprend de tel ou tel ce qui se passe au loin; il se rapproche de diverses personnes bien placées qui l'informent, parfois par écrit, de la situation politique; il consulte des brochures qui relatent les guerres de Lombardie. Il goûte à sa façon aux victoires, déplore comme tous que les chrétiens se déchirent et que les armes fassent couler tant de sang. Le monde, qui lui parvient comme une rumeur, circonscrit son action mais ne la conditionne pas.

Le seul moment où il parcourt les lointains, seul et errant, c'est pendant son périple italien de trois ans, à l'adolescence. À une époque où il était commun de s'arracher à sa province et de tenter une belle carrière à la suite d'un prince, on est frappé par sa détermination à partir mais plus encore par son obsession du retour. Dès le départ, il était bien décidé à voir les pays, à en apprendre ce qui ne s'enseigne pas, mais à ne

pas s'y attarder. Son destin devait le ramener à son cercle familial. D'ailleurs, au moment où son séjour napolitain devenait prometteur, où s'offraient à lui la perspective d'un métier et les faveurs de cour, il a estimé qu'il était temps de rentrer. Le retour a été plus lent, plus périlleux que l'aller, plus obstiné aussi. Le jeune homme a appris au loin à parler d'autres langues, à jouer de la musique, à s'exercer aux arts libéraux, à connaître aussi le cœur des hommes, la vanité des grands, la précarité des offices et les revers de fortune, autant de leçons qui pouvaient le façonner et lui profiter durablement. Il ne faut pas rapprocher ces années, lumineuses et désirées, des mois d'incarcération passés à Chauvency peu après, comme s'il s'agissait de deux parenthèses de jeunesse, expérience ou tourment, dans une existence tranquille. Sommairement mentionné dans la *Chronique*, le voyage d'Italie trouve naturellement place et sens dans les *Mémoires*, parce qu'il touche à l'intime et ne peut concerner tout lecteur.

Philippe de Vigneulles est arrivé tout petit à Metz et ne s'en est jamais absenté, même en pensée. Toute son existence l'y a ramené. Au royaume de Naples, quand il découvrait des sites curieux, comme des villes troglodytiques, cela lui faisait aussitôt penser à certains quartiers messins. Quand il était à Chauvency, le clapotis de la Chiers lui rappelait le bruit de l'eau captive à la digue de Wadrineau. Avant l'âge adulte, la ville de Metz, visuelle et sonore, avait déjà marqué sa mémoire. Par la suite, il s'est installé au cœur des rues marchandes, dans la paroisse Saint-Jacques, donc à la jonction des trois districts. Il y anime les fêtes, assume les devoirs de sa corporation, s'acquitte des contributions en temps de guerre, participe aux parades et aux défilés en armes, même si l'exercice lui pèse à partir d'un certain âge. Il accueille chez lui ses voisines apeurées lorsque l'ennemi est sur les hauts de Désiremont et lance ses boulets. Quand le duc de Suffolk vient séjourner en ville, c'est lui qui est chargé de lui trouver un asile. Il approche les seigneurs, il est parfois même invité à leur table, mais il reste à la limite d'un « état » qui n'est pas le sien. Ses *Mémoires* s'achèvent en 1519, au

moment où on lui propose d'assumer la charge de receveur des deniers de la cité. Il décline l'offre qui lui paraît sans doute aussi lourde que périlleuse, mais qui représenterait aussi une forme de transgression. Son refus est signe de fidélité. C'était le message qu'il entendait transmettre. À la fin, il a jugé bon, alors que son livre était déjà clos, d'ajouter un «post-scriptum»: quelques lignes pour signaler la naissance de deux de ses petits-enfants. Même si la mort a souvent dansé à sa porte, il lui était ainsi possible, la cinquantaine venue, de croire en sa postérité, car c'était à elle surtout qu'il voulait s'adresser. Dès lors, il n'était plus utile de poursuivre. Le projet des *Mémoires* était accompli.

### LE MANUSCRIT

Il est à la fois séduisant et déroutant, car il se présente comme un chantier. Contrairement aux autres travaux de Vigneulles, pour lesquels il existe des copies ornées et parfaitement achevées, l'unique témoin des *Mémoires* a l'apparence d'un objet familier dont on n'aurait pas pris grand soin puisqu'il n'était pas destiné à circuler. Son aspect matériel mérite cependant autant d'attention que son contenu.

C'est un manuscrit clairement paginé, dans une reliure du XVIII<sup>e</sup> siècle, plutôt en bon état. En dépit de perforations du papier et de quelques feuillets endommagés au début et à la fin, il n'y a aucune perte. Le format était sans doute à l'origine un peu plus large. La rogne a fait disparaître quelques fins de mots en bordure, mais qu'on peut toujours deviner. De rares mentions figurant dans le sens de la longueur et en marge intérieure sont aussi devenues inaccessibles après le montage des cahiers. En bas de page, on devine des réclames, également rognées pour la plupart. L'auteur avait probablement établi un système d'assemblage et un foliotage propre. Ainsi, à un moment il fait allusion à un poème de sa composition et invite le lecteur à se reporter au «feuillet xli». On trouve effectivement plus loin les vers en question, mais la référence donnée ne correspond à rien. Peu importe. L'ouvrage est entier.

On y distingue deux écritures : celle de l'auteur, appuyée, parfois peu lisible mais toujours déchiffrable parce que régulière, tant en ce qui concerne les codes que les abréviations ; celle ensuite, plus pâle et plus tardive, d'un lecteur qui a ajouté des manchettes du début à la fin et souligné en regard quelques passages. De telles indications marginales se rencontrent souvent dans les livres du temps. Imprimées ou ajoutées par un possesseur, elles devaient permettre, en résumant des contenus, en sélectionnant des noms ou des dates, sans jamais être critiques, une lecture cursive ou sélective. Ce lecteur des *Mémoires* a procédé ainsi, parlant de « l'autheur » à la troisième personne, sans privilégier ce qui relèverait de l'histoire, de la vie messine ou du discours biographique. Ses annotations, discrètes et appliquées, portent au contraire sur toute la matière<sup>6</sup>. Comme le manuscrit est longtemps resté à Metz avant d'entrer à la Bibliothèque nationale de France, on peut considérer que ces touches étrangères font corps avec l'œuvre.

Quant à l'écriture de l'auteur, elle reflète les intermitteances, le plaisir et parfois la hâte du travail. On rencontre des pages denses, surtout dans la seconde moitié du volume, d'autres plus aérées. Certaines sont calligraphiées, comme s'il s'agissait d'une mise au propre. *L'incipit*, au style un peu déclamatoire, comporte des lettrines et de gros caractères. Les poèmes insérés, avec des initiales rehaussées à chaque strophe, donnent l'impression d'avoir été brodés. L'ordonnance de Maximilien qui met les ennemis de Metz au ban de l'Empire en 1516, longtemps attendue et si importante pour la vie locale, est reproduite *in extenso* dans une traduction très soignée et l'auteur, dont on sait que la main était habile, a dessiné dans les entrelacs du premier mot, sur le modèle des titres ornés de certains incunables, le profil d'un homme âgé. Fioriture d'artiste ou jeu délicat, ce type de détail semble

---

<sup>6</sup> Ce lecteur pourrait être le comte Jean-Louis Emmery († 1823), qui a possédé le manuscrit et qui a écrit sur un feuillet liminaire la cote qu'il portait dans sa bibliothèque. Les écritures sont assez voisines.

ajouter une voix au texte. Si l'on tourne les pages plus rapidement, on découvre ici et là des lettres aux hampes enjolivées, des fleurons marginaux, à moins que ce ne soient des essais de plume comme on en trouve dans les vieux registres des tabellions. En haut d'une page, on repère ce propos surprenant, légèrement barré, apparemment autographe : « Je suis un homme vieux. » On croirait entendre le doge de Venise dont parle Villehardouin<sup>7</sup>. De telles empreintes ne peuvent avoir été faites dans l'instant. Elles trahissent plutôt un retour sur l'ouvrage, en un temps méditatif où on s'est laissé aller à le « parapher » de diverses manières, comme pour l'authentifier. Signalons encore que la dernière page comporte quelques notes hâtives qui renvoient au texte et qui pourraient être de l'auteur des manchettes<sup>8</sup>.

Ce manuscrit n'est pas une copie définitive, heureusement pourrait-on dire. Avec ses ratures et surcharges, il témoigne d'une gestation, expérimente un style. Certaines corrections ont pu être effectuées dans l'instant, lorsqu'une phrase était mal engagée. En revanche, les ajouts qui couvrent les bords, parfois longs et annoncés dans le texte par un signe de renvoi, correspondent à une relecture. Des fragments, de quelques lignes à quelques pages, ont été biffés, mais, quand ils restent lisibles, on constate que leur contenu fait souvent double emploi avec ce qui précède ou qu'il est repris et mieux formulé ailleurs. Autant d'interventions et de tâtonnements qui laissent penser qu'on a affaire, en réalité, à une version primitive, rapide, qui cherche son rythme et sa forme.

Bien que cohérent, à quelques détails près<sup>9</sup>, le texte n'est ni charpenté ni structuré. Son aspect compact décourage un peu.

---

<sup>7</sup> *Ms*, p. 247 ; Villehardouin, tome I<sup>er</sup>, p. 67, § [65].

<sup>8</sup> En mentionnant des dates et des pages, l'auteur de ces quelques notes finales relève les occurrences du mot « bail(l)e » [= barrière ou porte], parle du Passe-Temps, la maison de plaisance des Baudouche où fut accueilli le duc de Suffolk, rappelle que le changement de millésime se faisait en mars, situe géographiquement et politiquement le lieu de Chauveny.

<sup>9</sup> Dans notre traduction, on relèvera en note les erreurs, redites et contradictions.

Seuls les vers et autres pièces insérées en rompent la monotonie. Les anciennes chroniques, comme celles de Commines ou Gaguin, offrent aussi une matière dense, mais elle est le plus souvent organisée en livres, eux-mêmes scindés en chapitres longs aux titres analytiques et repris dans une table des matières. Il est possible que Vigneulle ait songé à un moment à introduire un peu plus de clarté, d'où diverses indications portées en vue d'une éventuelle meilleure copie. D'une part, des traits en escalier semblent suggérer en plusieurs endroits des changements d'alinéa. Mais ces marques, parfois en milieu de phrase, ne sont pas toujours judicieuses et, à l'inverse, elles manquent souvent là où on les attendrait. D'autre part, les mots «Nouveau chapitre» ont été portés en marge à trois reprises. La première indication se situe au moment où Philippe se retrouve seul en prison, après que son père a été libéré pour aller recueillir une rançon. On accompagne le vieil homme sur quatre pages, jusqu'à son retour à Metz, puis on revient auprès de Philippe prisonnier, et c'est à ce moment-là qu'un «Nouveau chapitre» est encore annoncé. La troisième indication figure trois cents pages plus loin : on est alors en 1513, à une époque où il est question à Metz d'une interminable procédure de divorce qui divise deux grandes familles ; or le récit qui nous en est fait est momentanément suspendu et laisse place à une évocation des rigueurs du climat et des grandes processions faites un peu partout pour solliciter la clémence divine ; et c'est quand on retourne à l'affaire qu'un début de chapitre est à nouveau signalé. De telles subdivisions, qui correspondent à un changement de cadre ou à la fin d'une digression, sont pertinentes. En fait, on se demande pourquoi elles ne sont pas plus fréquentes, pour marquer l'alternance des thèmes, l'enchaînement des années, pour distinguer ce qui relève du politique et du personnel, pour séparer situation et événement. Si l'auteur n'a pas poursuivi en ce sens, c'est sans doute parce qu'il n'a jamais procédé à une révision systématique. Il a dû revenir à son manuscrit incidemment, y jeter un regard, juger d'un mot ou d'une idée, avant de le refermer tout aussi machinalement, laissant à ceux

qui le recevraient en héritage le soin de choisir leur train de lecture et d'y établir des étapes à leur gré.

Plus surprenante est la narration qui mêle la première personne et la troisième. Pour parler de soi et se confier à ses proches, le «je» est pleinement légitime. De même, on admet fort bien, depuis les «commentaires» antiques jusqu'aux «papiers journaux» de la Renaissance, qu'un secrétaire prenne la plume pour dépeindre un seigneur pris au cœur de l'action. C'est même un bon artifice que de mettre ainsi les faits à distance pour leur donner du relief. En revanche, l'hybridité fracture le récit. Vigneulles, qui reconstruit son passé, se pose d'abord en acteur. Lorsqu'il évoque sa jeunesse, l'emploi de la première personne lui permet de trouver aussitôt le ton agréable et naturel de la confiance. Mais au cours de son périple italien, lorsqu'il quitte le port d'Ostie pour gagner Naples, il passe brutalement à la troisième personne. La rupture s'effectue en haut d'un feuillet, dans une phrase commencée au feuillet précédent, donc sans suspension ni reprise. L'examen du manuscrit montre que les formes verbales ont été corrigées en interligne sur l'ensemble de la page pour rétablir la première personne, mais au verso c'est la troisième qui s'impose définitivement, sans plus aucune correction. Par la suite, le narrateur ne sera plus qu'observateur de lui-même. Le «je» réapparaîtra en certaines circonstances, notamment pour avancer un jugement ou pour adopter les modes de conversation courante : «Je vous laisse penser... Je ne saurais dire... Comme je l'ai dit... Je préfère ne pas en parler...». On pourra aussi rencontrer des tournures ostentatoires, comme «Moi, Philippe, auteur...», qui produisent un effet décalé. Mais ce retour à la première personne, même repris plus longuement, ne parviendra pas à restaurer de complicité. Il est difficile de comprendre à ce niveau s'il y a eu des choix ou des intentions. Par exemple, le poème *Or entendez petits et grands...*, qui évoque la captivité de l'auteur et de son père à Chauvency, a d'abord été écrit à la troisième personne du pluriel, puis recomposé à la première, ce qui a nécessité un remaniement complet afin de tenir compte de la

versification. L'auteur a-t-il pensé, après coup, que pour une épreuve aussi douloureuse et personnelle il était préférable d'entrer davantage dans le récit? Si le «je» convenait aux épanchements de la jeunesse, fallait-il l'écartier ensuite et considérer que seule la distance ou la pudeur sied à l'âge adulte? Une analyse en profondeur ne s'impose pas. En supposant que les *Mémoires* nous soient parvenus sous une forme aboutie, il n'est pas certain que tout ce que nous considérons comme des aspérités et des imperfections aurait été gommé. Ce sont là des soubresauts du style.

Notons enfin un détail éclairant : dans les premières pages, sous l'année 1487, il est fait allusion aux préliminaires de l'affaire Burtal, qui devait longtemps empoisonner la vie messine et qui ne fut réglée qu'à la fin de 1518 par un accord ruineux ; il est alors signalé que cette affaire engendra par la suite de graves conflits, «comme à la fin de ce livre est dit». Cette précision, qui n'est pas un ajout, fixe d'emblée le terme d'un récit à peine commencé. Si l'auteur peut afficher autant d'assurance, c'est parce qu'il n'a pas l'intention de composer un journal. Les plus récents événements qu'il rapportera et qui concernent la fin de l'année 1519, juste avant le changement de millésime, se situent au moment exact où il prend la plume. C'est là que le passé de l'écrivain rejoint le présent de l'écriture.

Vus comme effort de reconstitution d'une vie soumise aux aléas du souvenir et chargée de sens, les *Mémoires* de Vigneulles se développent de manière expansive. De ses premières années l'auteur ne peut citer que deux sortes d'événement : les faits historiques marquants, dont il ne garde rien mais qui lui ont été racontés, comme la guerre de 1473 contre les Lorrains, et les faits ressentis, plus difficiles à dater, comme cette équipée des gens de son village qui partirent une nuit se réfugier en forêt pour échapper aux Bourguignons. Ensuite, du temps où il fut mis en pension, ballotté d'une école à l'autre, il n'a conservé que de vagues images, parfois pénibles. Puis l'adolescent s'est éveillé, surtout au cours de son voyage en Italie, mais son regard est longtemps resté plus

curieux que critique. Après l'épisode de Chauvency, incrusté, revêtu et sans doute un peu réinventé, le jeune homme a pu se façonner un cadre de vie, mesurer le temps perdu et le chemin parcouru, évaluer ses chances et ses déboires. Pour les années plus tardives, à partir surtout de 1510, le texte est plus ample parce que la mémoire est plus vive. Le tableau ci-dessous fait apparaître la place que le narrateur a consacrée dans son livre à chaque période de sa vie.

<i>Période</i>	<i>Événements</i>	<i>Pages</i>	<i>Volume de texte</i>
1471-1491 (20 ans)	– 1471-1486 (naissance → départ pour l'Italie) – 1486-1489 (séjour en Italie et retour) – 1489-1490 – 1490-1491 (captivité à Chauvency)	1-24 25-50 50-66 67-160	160 pages (2/7 <sup>e</sup> env.)
1491-1511 (20 ans)	– 1491-1501 – 1502-1509 – 1510 (pèlerinage à Aix-la-Chapelle et à Cologne) – 1511	161-200 200-250 250-290 290-305	145 pages (2/7 <sup>e</sup> env.)
1512-1519 (8 ans)	– 1512 (voyage à Salins et à Saint-Claude) – 1513 – 1514 – 1515 – 1516 – 1517 – 1518 (guerre contre Burtal) – 1519 (histoire de Sibylle)	306-354 354-383 384-404 404-428 429-445 446-480 481-540 540-560	255 pages (3/7 <sup>e</sup> env.)
1520-1522 (3 ans)	– Descendance au second degré (ajout tardif)	561	½ page

Cette architecture témoigne ainsi d'une expérience personnelle et d'une progressive appropriation du réel. Si la *Chronique* suit le cours du temps, dont la connaissance pourra servir à tous, les *Mémoires* ouvrent un espace où seuls l'auteur et ses proches se retrouveront.

Quand on évoque le genre des Mémoires à partir de la fin du Moyen Âge, on ne songe pas en premier à Philippe de Vigneulles. Cela tient moins à la modeste diffusion de ses écrits qu'à son profil même : un homme ordinaire, sans gloire et sans épée, qui n'envisage ni de se justifier ni de se reconstruire par l'écriture, qui ne songe même pas, comme le feront tant de doctes par la suite, à se prêter des défauts aimables. Son propos n'a rien de péremptoire. Sa ferveur chrétienne est trop évidente pour se traduire en leçons. Il n'impose à son lecteur aucune éthique et ne cherche pas à juger son entourage. Sa sagesse est celle des adages et en tout il se conforme à la pensée commune. Si l'on devait résumer sa philosophie à un seul principe, on pourrait dire qu'il n'est sensible qu'à l'ordre des choses : ordre de soi, que la maladie trouble plus que les passions ; ordre de la ville, que perturbent ceux qui enfreignent les lois ; ordre des États, sans cesse compromis par les princes qui bafouent les conventions de la guerre et font peu de cas de la vie ; ordre des paysages, soumis à l'alternance des saisons et pourtant si souvent dévastés par les armées et les bandes hostiles ; ordre du monde enfin, que bouleversent les désastres, les épidémies et autres signes envoyés par Dieu qui en est le maître. Les *Mémoires* de Vigneulles, qui touchent aux conflits européens, qui notent scrupuleusement la qualité des récoltes, qui rapportent tant de crimes et faits divers locaux, ne disent rien d'autre.

C'est là paradoxalement leur grande originalité. Ils se distinguent autant des autres tentatives d'écriture de soi que des chroniques ou journaux qui cataloguent simplement les faits. Les choses rapportées n'y sont jamais aussi futiles ou graves qu'elles le paraissent. On ne ressent pas à les lire un effet d'accumulation. Qu'elles portent sur l'homme, sur la ville ou sur le monde, elles se mettent en place, s'équilibrent, s'éclairent mutuellement et finissent par former la trame du quotidien, d'une époque même. Tout ce qu'on y trouve et qui pourrait sembler fastidieux au lecteur moderne renvoie toujours aux préoccupations du temps. Quand l'auteur énumère les lieux qu'il traverse au cours d'un voyage, il

esquisse en fait une carte routière pour le plus grand profit de ceux qui le suivront. Quand il s'applique à relever et comparer les prix des denrées en fonction des années et du climat, il établit un système de références utile aux marchands et bourgeois. Bien sûr, nos historiens relèvent minutieusement ces fragments de vie sociale. Pour eux, les *Mémoires* de Vigneulles, comme toutes chroniques, se rangent au tiroir des sources et matériaux.

Il serait peut-être temps de leur donner un statut plus littéraire et de convoquer de nouveaux lecteurs. Ce changement de registre appelle une autre perspective, sans qu'il faille y chercher un art d'écrire. La langue de Vigneulles est simple, dans le bon sens du terme, c'est-à-dire naturelle, avec des phrases nécessaires<sup>10</sup>. On n'y relève pas d'effets incantatoires, pas davantage d'humeur ni d'ironie. L'expression de la satisfaction y est mesurée, celle de la peine toujours contenue. Les comparaisons y sont peu nombreuses, justement parce que les choses se comprennent d'elles-mêmes. Les longues descriptions, comme l'inventaire des reliques vues en 1510 ou la visite des salines de 1512, sont patientes et ordonnées. Quelques échanges au style direct, comme l'affrontement de frère Nicole et du capitaine de Chauvency à Gorze, ne manquent pas de vigueur. Même s'il se défend de vouloir consacrer trop de place aux affaires criminelles et faits curieux dont il a été témoin, le narrateur en rapporte un bon nombre, avec un réalisme sobre, conforme à son regard. On note également quelques fantaisies, d'ordre personnel, qui ne figurent pas dans la *Chronique*<sup>11</sup>. Quant aux dits et poèmes insérés, ils sont toujours amorcés de manière naïve, comme

---

<sup>10</sup> Saulnier, p. 990 : « Sauf exception, Philippe n'écrit jamais (dans tout l'ensemble de l'œuvre) pour le charme de la phrase. Il écrit pour dire quelque chose, et la forme, ma foi, suit de son mieux. Parfois, ce n'est pas si mal ! Et s'il a peu de souci de l'"effet", c'est une manière aussi de ne pas le manquer. »

<sup>11</sup> Comme l'épisode relatif à l'élection du soi-disant maire de la pierre Borderesse, en juillet 1513.

preuves d'une pratique acquise. Loin de toute fureur, la poésie n'est qu'un bel enchevêtrement. Elle s'agence avec minutie, à la façon d'une tapisserie.

Essayons donc d'aborder les *Mémoires* de Philippe de Vigneulles sans les estimer à l'aune de sa *Chronique*. À une approche historique ou sociologique on peut substituer, et peut-être préférer, une analyse qui porte, sans parti pris de réévaluation, sur la composition d'ensemble, les mots et la manière<sup>12</sup>. À cette fin, et pour commencer, on en propose ici une traduction en français moderne. Dans une langue plus familière peut-être percevra-t-on mieux, en s'écartant du chroniqueur et témoin, la présence de l'homme et de l'écrivain.

---

<sup>12</sup> Plusieurs études récentes vont dans ce sens. Voir par exemple l'article de Longtin, qui apporte un point de vue littéraire sur un passage pittoresque.